



# jungle fever

A Poitiers, l'exposition **Natura Lapsa** s'engouffre dans les bois pour faire surgir un loup : l'idée que les artistes peuvent vivre cachés.

**N**atura Lapsa est une exposition collective en bonne et due forme, avec un thème, un choix d'accrochage, une liste d'artistes pléthorique et un pitch un rien potache. Mais c'est un camouflage. Les artistes y partagent une conception de la nature comme milieu indomptable, sauvage, glissant et habité par l'esprit du diable, les sortilèges et les fantasmes, parce que c'est ce qu'il se passe aussi dans les fourrés : du sexe.

**Laurent Le Deunff**, artiste et commissaire invité, connaît bien ce terrain, lui dont les minutieux dessins de racines entremêlées ou de buissons touffus s'incrustent dans une veine érotique et paysagère à la fois. *Natura Lapsa* est donc une exposition débauchée, qui s'aventure dans les recoins champêtres les plus infrequentables. Il y a d'ailleurs ces magnifiques dessins de **Tom de Pekin**, dont celui qui servit d'affiche au film d'Alain Guiraudie, *L'Inconnu du lac*, dont on se souvient peut-être qu'elle suscita une polémique, absurde, les silhouettes épanouies s'enlaçant simplement sur une plage noyée dans des couleurs vives et baveuses.

En vrai, ce que l'exposition débauche, dans la forêt, c'est aussi une conception de l'œuvre d'art trop minimale, trop apprêtée. Des sculptures en charpie, des structures décharnées et écartelées de **Stéphanie Cherpin** aux peintures d'**Anne Laure Sacriste**, des toiles iridescentes et florales dont l'élégance aristocratique est ruinée par la présence d'une cocasse perruche, les œuvres ne travaillent pas à embellir le tableau. Il s'agit de sombrer dans le fossé des représentations mythologiques décoratives et artificielles de la nature. A l'image encore de ces tableaux-mousses en relief, de moelleux bosquets sculptés dans les années 80 par **Piero Gilardi**.

Mais il est inutile de passer en revue les pièces. On a vu l'exposition à la nuit tombée, quand elle n'est plus éclairée que par de gros projecteurs dont les faisceaux traversent l'espace comme des phares de voiture percent l'obscurité. Les œuvres sont alors là comme des renards tapis au bord de la route et aveuglés par cette lumière crue, sur eux (elles) jetée. C'est le signe d'une mise en scène qui cherche à dissimuler autant qu'elle cherche à révéler.

C'est donc là, dans l'ombre d'un accrochage très enchevêtré, sans hiérarchie, très collectif en un mot, que l'exposition se niche. Ainsi, dès la première salle, les néons jaunes d'un mural ensoleillé de **Mark Handforth** capturent dans leurs rayons un couple de petits lapins en céramique d'**Ingrid Luche**, écrasés par la sculpture en mousse, compacte et mastoc, de **Peter Fichli et David Weiss**. S'affirme, ici et ailleurs, le principe du diorama, c'est-à-dire de mettre les pièces en situation, dans un environnement douillet ou inconfortable.

**Enfin, si Natura Lapsa se fabrique un sous-bois, c'est pour échapper au régime de visibilité que défend le système de l'art**, celui des galeries et du marché, qui consiste à promouvoir de fulgurantes célébrités. La liste des artistes a été dressée en fonction de choix affectifs. Aux côtés de figures historiques, dont les pièces sont empruntées aux collections publiques, on trouve donc là des artistes formidables qui travaillent sans nécessairement être, pour l'instant, les plus bankable, sans même nécessairement l'espérer. Cette exposition buissonnière est une forme d'alternative à la jungle de l'art contemporain et, si le terme n'était pas usé, on dirait, une zone à défendre. **Judicaël Lavrador**

**Natura Lapsa** jusqu'au 30 novembre à Poitiers, au Confort Moderne, confort-moderne.fr